

## Catalogue RACHEL LABASTIE / SPIRITOURS 2007 : texte JUDITH SOURIAU

Rachel Labastie observe. « Mon travail explore les profondeurs de l'âme occidentale, avec ses fantasmes et ses angoisses. » Elle regarde nos attitudes dans l'univers que nous nous sommes construit, avec ses codes, ses fantasmes et sa part d'artificialité. Elle perçoit et commente nos illusions et nos certitudes. Est-elle plus lucide que nous : l'artiste visionnaire face au monde berné ?

L'histoire personnelle de Rachel Labastie l'a conduite à s'interroger sur les notions d'aliénation et d'enfermement. Tous les enfermements possibles : enfermement physique (projet La cage), enfermement mental, conditionnement, carcan... Or nos croyances, nos certitudes en général, nous enferment. Rachel Labastie traite les besoins et les obsessions de son époque comme autant de systèmes de pensée nécessairement sclérosants. Toutes les certitudes sont des barrières ; il s'agit de les franchir, de les dépasser.

Elle a construit un travail sur les idéologies communautaires, sur la spiritualité « de masse » et la culture New Age, qui pourrait presque apparaître comme une démarche sociologique. L'artiste dit notamment être passionnée d'anthropologie. Mais la réflexion de Rachel Labastie est faite de formes : « Je suis dans la matière, pas dans les mots. »

Les aquarelles des séries Bibliothèques du Bonheur et Invitations reprennent des titres d'ouvrages et de conférences de développement personnel. Le trait doux, les couleurs pastel vont dans le sens des messages qui y sont diffusés, mettant en valeur l'harmonie, la quête d'une vie meilleure et d'un confort à la fois physique et psychique qui semble pouvoir être atteint en appliquant les bonnes recettes. L'artiste parle d'un « véritable marché de l'âme et de sa transformation » : on vend le bonheur, on offre au consommateur ravi la voie plus ou moins mystique de la félicité et de la connaissance de soi. Le traitement doucereux des aquarelles semble exacerber le propos, mais la répétition, la multiplication posent le malaise : les piles identiques de livres atteignent un trop-plein gênant, le merchandising facile pointe derrière les titres redondants. Les Invitations sont froissées, roulées en boule, et redeviennent les vulgaires prospectus que l'on reçoit et que l'on jette, dont la vanité et l'insignifiance rattrapent les hautes promesses.

Il y a toujours derrière les formes d'apparence séduisante proposées par Rachel Labastie un paradoxe, singularité dérangeante où s'articule, précisément, le questionnement de l'artiste. Ainsi L'Avion (2007) est une métaphore de l'envol - élévation et dépassement ; il porte l'idée - récurrente dans l'œuvre de l'artiste - de départ et d'ailleurs : un ailleurs rimbaldien. Mais le médium contraste avec la technologie supposée de l'avion : c'est un avion en papier, radeau vain d'une fuite impossible, boat-people spirituel où l'envol reste symbolique. Les tracts se superposent, s'amoncellent en un poids qui contredit l'idée même de départ. L'avion est trop lourd pour décoller, les mots pèsent de la surenchère des messages : c'est un rêve impossible qui se trouve ici matérialisé, et son échec est prévisible.

Dans la série Spiritours (2006), Rachel Labastie manipule un ensemble d'images et de mots à la tonalité ésotérique et spirituelle, empruntés à la culture New Age. L'instrumentalisation mystique du corps croise des slogans de valorisation et de dépassement de soi, autour du mythe d'un au-delà chargé de toutes les valeurs inaccessibles au monde réel. Ces motifs sont projetés sur un volume éclairé de l'intérieur, selon un mouvement circulaire très lent, comme ces lanternes magiques qui bercent les enfants. Cette fois, c'est nous qui sommes bercés : les images glissent, les formes sont dilatées, deviennent incertaines. Le regard se perd dans le mouvement hypnotique du cube - de même que dans le mouvement, tout aussi hypnotique, des colonnes du Temple (2006, installation vidéo), qui se détruisent et se reconstruisent sans cesse. C'est précisément dans les interstices entre les images, dans les zones d'ombre entre les mots, que se glisse un malaise. L'assurance revendiquée des slogans se trouve fragilisée par une impression de déséquilibre. Quelque chose flanche derrière le vocabulaire très construit de l'idéologie ; de même que les motifs se déforment, les certitudes s'étiolent, se fragilisent. Une place se fait jour pour l'inconnu et la crainte dans ces images fuyantes, irréelles. L'atmosphère se trouve finalement chargée non seulement de couleurs et de lumière, mais du poids des mots et du sens des figures. Un univers fantasmagorique qui se révèle pesant, inconfortable, presque menaçant.

La manipulation de paradoxes et le jeu sur l'ambiguïté et la dualité intrinsèque des choses étaient présents l'œuvre de Rachel Labastie avant sa convocation de thématiques spirituelles et culturelles. Le rideau, pièce

de 2002, contredit nos attentes : une fluidité qui n'en est pas, transparence opaque, impression de mouvement déjouée par la densité de la pièce, qui repose au sol au lieu d'être suspendue. La résine mime la légèreté du tissu ; l'objet semble décliner la matière, toutes les matières, du voile au verre. L'artiste joue précisément de l'ambiguïté entre le poids matériel de l'objet et l'idée de mouvement et de légèreté que nous y associons spontanément. Dans la vidéo *Sculpture*, de 1999, une lourde silhouette en plâtre à la pose typique de l'Antiquité grecque se révèle dans une brume sombre qui la rend incertaine. Comme pour *Le rideau*, la forme est équivoque : l'image projetée est fixe mais la fumée la construit et la déconstruit ; elle paraît en mouvement. Rachel Labastie dit avoir voulu créer une sculpture qui ait un temps donné et pas de matérialité, paradoxalement. Comme dans *le Temple*, c'est une éternelle reconstruction ; le processus est infini, toujours recommencé, presque hypnotique.

Son travail sur les sectes et les idéologies communautaires s'inscrit dans une réflexion plus générale sur les phénomènes de groupe. Dans sa démarche récente, Rachel Labastie reprend les motifs et les couleurs des comprimés d'ecstasy distribués dans les rave parties, qu'elle décline en prenant le parti, avec une prétendue naïveté, de leurs qualités formelles : palette de couleurs pastel, symboles gais et élémentaires, messages plaisants... Une esthétique ludique, volontairement dédramatisante, se trouve ici énoncée. Il y a bien sûr toute une stratégie de merchandising qui se construit derrière les motifs enfantins, souvenir des bonbons et autres friandises aux effets simplement légers, source d'euphorie sans danger. Que devrait-il y avoir de dangereux derrière ces formes et textures enjôleuses ? La démarche, ici, ne porte pas sur la reproduction mais bien sur une désignation : absurdité, engourdissement monumental qui ne semble tel que parce qu'il est agrandi. Par ironie (amère ?), Rachel Labastie fait de ces motifs des blasons, bas-reliefs anachroniques à la sacralisation déplacée, et une statuaire presque en deux dimensions.

La pertinence des œuvres de Rachel Labastie se trouve-t-elle précisément dans le questionnement qui se profile dans ses formes, entre chacun de ses motifs ? La critique est insidieuse mais bien présente, doucement suggérée. Pourtant l'émotion première demeure sensible, à l'image du flottement du sujet qui se retrouve bercé, un peu chaviré, dans le mouvement répétitif et saturant des colonnes du *Temple* s'érigeant et disparaissant. Les colonnes tiltent et le sommet sautille, le sol laqué accentue le reflet constaté : c'est une médiation avant tout physique. On retrouve la construction et déconstruction incessantes de *Sculpture*. L'espace érigé fonctionne comme une synecdoque d'architecture et une référence à l'espace d'exposition avec ses limites nécessaires, placer ceci là-bas, faire tenir cela ici ; les colonnes se cognent au plafond, rapetissent et s'érigent de nouveau. Le rapport est constructif, c'est celui du bâti, de la surface, avec une appréhension physique : le corps qui mesure et se place.

L'œuvre de Rachel Labastie présentée à l'Espace Arts Plastiques de Vénissieux est une interrogation continue, progressive, qui s'inscrit à la fois en discursivité et en physicalité : un double rapport à perpétuer.